



POESIE.

LE PETIT CHAMP.

Je te revois, cher petit champ
Qui nourrit ma tendre jeunesse,
Et toi, bocage verdoyant,
Témoin de tous mes jours d'ivresse.

Je revois le jardin charmant
dont j'aimais les fleurs, la richesse ;
Mais, objets sacrés, maintenant
D'où vient donc votre air de tristesse ?

Tout prend un aspect monotone,
Et les fleurs, comme aux jours d'automne,
Semblent se flétrir..... mais pourquoi ?

Ah ! de ma mère abandonnées,
Je le vois, pauvres fleurs fanées,
Vous dépérissiez comme moi.

M.

PENSÉES DIVERSES SUR LA FEMME.

(Recueillies pour "l'Album" par Graziella.)

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier,
solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs
de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent
le tronc des chênes, de leur guirlandes parfumées.

CHATEAUBRIAND.

Partout où les femmes sont heureuses, on voit
naître le goût, l'élégance, le commerce et la liberté.

B. DE ST. PIERRE.

Les femmes aiment les fleurs,—il y a entre elles
tant de similitude ; répandant de doux parfums, ou
jetant de l'éclat quand on les protège et les chérit,
mais se flétrissant et mourant bientôt si on les néglige
ou les délaisse.

G.

Dans la pensée de Dieu, il n'y a que deux femmes
qui doivent se trouver mêlées à la vie de chaque
homme, pour son bonheur : Sa mère et la mère de
ses enfants. Hors de ces deux créatures sacrées, il n'y
a qu'agitations vaines, qu'illusions douloureuses et
ridicules.

OCTAVE FEUILLET.

La tendresse d'une mère est un bien qu'il est diffi-
cile de perdre, même en cessant de la mériter.

MME. CATTIN.

L'oubli d'elle-même s'incarne, mue par un instinct
divin dans le cœur d'une mère.

Qui peut dire combien chacune de nos larmes
coute de larmes à notre mère ?.....

La faiblesse a perdu la femme, et avec elle la race
humaine tout entière. Mais après le châtement Dieu
qui sait faire sortir le bien du monde, a transformé
cette faiblesse : il en a fait cet amour tendre qui
glissant comme une douce ceresse sur le berceau de
l'homme, doit réédifier ce qu'elle-même avait détruit
dans un jour de malheur. Relever ce qui était
abaissé ; équilibrer ce qui penchait ; ne pas briser
le roseau froissé, mais au contraire le redresser sur
sa tige, voilà l'œuvre constante du Sauveur et de sa
religion divine dans les destins de la femme chré-
tienne. Aux hommes les suprématie, la gloire, les
triumphes du génie et de la force ! Aux femmes
l'obscurité, la lutte douloureuse et patiente ! Mais
aussi a elles de mystérieuses victoires dans l'intérêt
de la foi ! Femmes catholiques, que votre sort est
beau ! Passez donc, p'ssez en ne touchant que de vos
pieds à cette terre qu'Eve fit maudire, et que Marie
a consolée. Passez ne regardant que le ciel, où vous
avez mission de ramener tant d'âmes !